

Le devenir d'une promesse

Que reste-il du paradis? de Jean Delumeau, Fayard, 535 p.

Agnès Conacher

Number 184, May–June 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17143ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Conacher, A. (2002). Le devenir d'une promesse / *Que reste-il du paradis?* de Jean Delumeau, Fayard, 535 p. *Spirale*, (184), 46–47.

LE DEVENIR D'UNE PROMESSE

QUE RESTE-T-IL DU PARADIS ? de Jean Delumeau

Fayard, 535 p.

LE PARADIS n'a jamais véritablement intéressé les historiens car, c'est bien connu, le paradis avec ses merveilleuses couleurs, ses fleuves cristallins, ses arbres riches en fruits, ses anges aux corps parfaits, sa musique céleste évoque une harmonie qui rime avec monotonie et ennui, au contraire de l'enfer qui, lui, permet des descriptions plus piquantes et savoureuses. Mais ce vide est désormais comblé puisque, avec ce troisième et dernier volume — précédé du *Jardin des délices* (1992) et de *Mille Ans de bonheur* (1995) —, nous possédons enfin toute une histoire du paradis. Jean Delumeau a bien relevé le défi, car la lecture de ce texte est non seulement riche mais aussi passionnante et vivante. Grâce à une multitude de perspectives qui se côtoient et s'entremêlent continuellement — peinture, musique, astronomie, poésie, mysticisme, pour n'en citer que quelques-unes —, il est facile de lire cette histoire comme l'épopée d'une promesse, d'une espérance.

Mais que reste-t-il de cette espérance ? En effet, ce dernier livre dont le titre est présenté sous la forme d'une interrogation semble au premier abord remettre en question l'espérance articulée dans les deux premiers volumes. Dans ces deux textes aux titres pleins de promesses évoqués plus haut, l'espérance porte un nom, elle s'appelle nostalgie et attente, car elle y est manifestement inscrite grâce à la représentation temporelle d'un paradis dans un avant de l'Éden pour le premier et sa réapparition dans le futur pour le second. Dans ce troisième volume, par contre, la question porte sur la manière de nommer une espérance, déliée d'une vision ancrée dans le temps. Pour y répondre, Delumeau, qui se limite à une évocation du paradis chrétien, mène dans ce texte une enquête minutieuse sur la séparation entre le ciel et l'au-delà, soit sur le passage entre une vision du paradis comme lieu (*topos*) à celle d'un paradis comme non-lieu (*Utopos*) ou dans le sens chrétien d'« un avenir par-delà la mort ». À la fin, il répond aux inquiétudes exprimées dans le titre en montrant que si l'espérance n'est plus aujourd'hui une attente enracinée dans un avant et un après, elle est encore une attente, mais une attente ancrée dans la confiance que donne la certitude de la résurrection du Christ. L'espérance devient attente ou joie éternelle, s'accomplissant dans le maintenant de tous les jours. Aussi, même si ce passage entraîne un « vide de représentations relatives à l'au-delà », il n'abolit pas l'espérance, mais met en lumière comment celle-ci s'insère « dans

un contexte culturel en constante évolution ». Afin de marquer ce passage, Delumeau termine la troisième partie de son texte divisé en quatre parties avec une série d'illustrations qui dévoilent bien les transformations de l'imaginaire paradisiaque à l'intérieur de la culture chrétienne : la disparition dans un horizon de plus en plus lointain d'un paradis qui autrefois était tout proche.

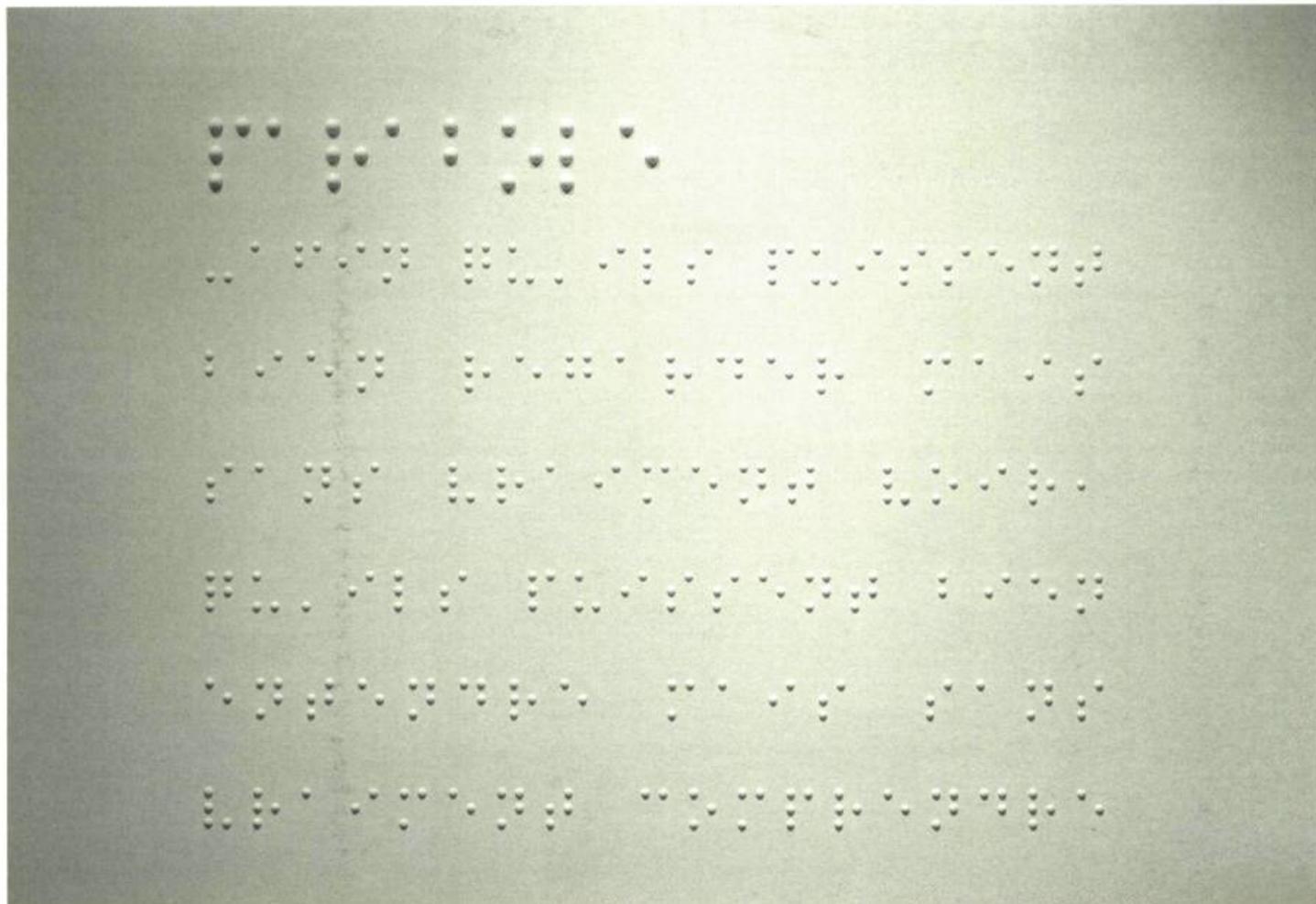
La lumineuse palette du paradis

Ouvrir le texte par l'illustration du retable du Gand, peint par Jan Van Eyck en 1432, n'est pas un acte gratuit, car cet immense tableau (douze panneaux) « le plus beau de la chrétienté » rassemble en lui-même tout « l'imaginaire paradisiaque jusqu'à l'âge baroque ». C'est-à-dire, il réunit à la fois une vision du passé (le paradis terrestre retrouvé) et une vision de l'avenir (le paradis comme Royaume des Cieux). Vision de l'imaginaire paradisiaque du passé, le panneau du Gand, aussi appelé *L'Agneau mystique*, offre un spectacle éblouissant et réjouissant, car dans ce panneau, le purgatoire et l'enfer y occupent « un espace si réduit par rapport au ciel que le spectateur n'a d'yeux que pour les vêtements rouges de Dieu le père et de Jésus et pour la robe bleue de Marie. Il faut faire un effort pour s'arracher à la vision lumineuse de la cour ». Ce spectacle est d'autant plus attirant pour les fidèles qu'il est crédible, car authentifié par les textes fondateurs comme *La Genèse*, *La Cité de Dieu* d'Augustin ou encore, *Le Paradis* de Dante, et parce que en accord avec la cosmographie du temps, celle d'Aristote et de Ptolémée qui plaçait le paradis dans la plus haute partie des cieux, appelée le troisième ciel. Crédible aussi parce que confirmé par les textes de visions du XI^e siècle. Intitulés « voyages de l'au-delà », « voyages de l'âme », ces textes rapportaient l'expérience d'âmes exceptionnelles à qui Dieu avait donné « la permission d'apercevoir, voire de séjourner même brièvement dans l'au-delà ». S'efforçant de restituer la mentalité des gens d'autrefois et de construire une réalité dynamique, Delumeau insère des citations qui témoignent de l'absence d'opposition entre « naturel » et « surnaturel ». Visions, songes prophétiques, apparitions étaient considérés comme des faits et en tant que tels ne pouvaient pas être mis en doute. La précision et le naturalisme des représentations, que ce soit celle des élus, de la vierge ou des bâtiments, la présence de détails concrets et prosaïques comme les cinquante espèces de plantes

qu'ont identifiées les botanistes dans le panneau du Gand rendaient visible l'invisible. Le paradis semblait proche et réel aux fidèles. En même temps, *L'Agneau mystique* présente une vision du paradis qui anticipe l'imaginaire paradisiaque de la Renaissance, car le retable, tout en désignant le ciel aux fidèles, traduit aussi « une aspiration vers le haut ».

Le paradis : un délicieux mirage

On parvint à la Renaissance à réaliser cette aspiration vers le haut par l'utilisation en peinture de la perspective qui, en établissant une distance entre l'œil et la scène peinte, éloigna le paradis des fidèles. En architecture, la construction de hautes coupes comme celle que Brunelleschi réalisa pour la cathédrale de Florence ouvrit les cieux à un tel point que les contemporains stupéfaits pensèrent que les églises s'élevaient jusqu'au ciel. Ensemble, peinture et architecture permirent la représentation de « mouvements giratoires et ascensionnels sans cesse plus étourdissants que les fidèles regardaient, éblouis, de la terre. Très haut, des nuages s'ouvraient un instant qui leur permettaient d'entrevoir une lumière surnaturelle et la gloire divine ». Pour apprécier les transformations de l'imaginaire paradisiaque, Delumeau invite le lecteur à contempler l'Assomption de Corrège, tableau qui frappe par son mouvement, ses anges et la Vierge aspirés vers le haut, vers une trouée de lumière qui, d'en bas, fait penser au soleil. L'évocation du paradis à travers le mouvement est reliée, selon Delumeau, au mysticisme de l'époque. L'art baroque serait la traduction en images des choses indicibles qui illuminent l'âme des mystiques au moment de l'extase ou du ravissement. Pour concrétiser et bien marquer l'évolution et le passage d'un imaginaire paradisiaque qui rapproche le paradis de la terre et puis l'en éloigne, on peut se servir d'une image, celle des âges de la vie. L'imaginaire paradisiaque qui donne priorité aux réalités terrestres (jardins fleuris, nourriture abondante, etc.) serait le moment de l'enfance, moment où domine une préoccupation pour la survie. La Renaissance, attentive au mouvement, serait l'adolescence, soit une certaine préoccupation quant à la place que l'on occupe dans la société. Puis, il y a dissolution de l'imaginaire paradisiaque (cela doit être l'âge adulte !). Delumeau donne comme explication l'entrée en force du virtuel, les jeux du trompe-l'œil. Plus rien n'est vraisemblable, car tout est dématérialisé. « Les orbites elliptiques se déforment. Les nuées déferlent



Lettre des aveugles à l'usage de ceux qui voient de Miguel A. Berlanga, 1998

DR

en vague. Les structures et les masses se dissolvent. Les personnages sont éparpillés dans l'éther comme des flocons », emportant le fidèle « dans une sorte de rêve chaotique où il ne trouve plus la béatitude céleste que voûtes et coupoles voulaient auparavant lui apporter ».

Où s'est évanoui le paradis ?

Fidèle à lui-même, donc refusant de composer une histoire du paradis simplifiée et unifiée, c'est-à-dire découpée en tranches chronologiques trop rigides, Delumeau entame sa dernière partie en rappelant que la déconstruction du ciel, soit sa laïcisation, n'est pas un phénomène récent. Elle était déjà à l'œuvre dans les textes fondateurs, lesquels usent le terme « gloire » pour connoter à la fois la puissance divine et la royauté terrestre. Cependant, s'il y avait danger de confusion, ce danger diminue au cours des siècles. En effet, à partir du XVI^e siècle, la séparation entre le ciel et l'au-delà est de plus en plus évidente. Ou du moins, c'est à ce moment que l'on constate la présence des traces des événements dans l'imaginaire paradisiaque. Par exemple, l'invention du télescope, qui prouva « l'absence dans le firmament d'un lieu paradisiaque », encouragea une description du ciel qui devint figurable. Le ciel devint celui du quotidien,

celui de la météorologie, merveilleusement représenté dans les peintures hollandaises du XVII^e siècle. Finalement, le discours protestant avec son abandon du culte de Marie, son refus de représenter l'hostie, son affirmation que les visions béatifiques appartiennent à tout le monde, et son assurance aux croyants que « la Jérusalem céleste ne constitue pas pour les croyants un avenir, mais un déjà-là » contribua à la disparition d'un imaginaire paradisiaque concret, matériel et riche en couleurs. N'étant plus décrit, le paradis devient quelque chose d'infigurable, plus vécu que visualisé, plus objet de foi que de description. Mais, malgré sa perte de couleurs, malgré sa perte de formes, le paradis continue à faire rêver, même si sous ce terme on met des espérances diverses. L'une des espérances les plus tenaces, c'est non seulement l'espoir que ceux que nous avons aimés restent proches de nous après leur mort, ce qu'indiquent des fêtes comme la Toussaint, mais aussi que l'on peut espérer être à nouveau réunis avec eux dans l'au-delà. Ainsi, même non localisé, le paradis demeure une promesse. Comme le souligne Delumeau, Jésus n'a jamais décrit le paradis, mais « il a affirmé la réalité d'un avenir éternel de paix et de bonheur ». Aussi pour le croyant d'aujourd'hui, la perte du paradis comme lieu concret est compensée par l'espoir utopique d'une

réalisation des « béatitudes » dans le monde à venir : « ceux qui pleurent seront consolés ; ceux qui ont faim et soif de justice seront rassasiés [...]. Le paradis sera l'actualisation de ces rêves fous sans la présence desquels la vie sur terre tourne à l'enfer. »

C'est donc réconforté que le croyant termine le texte de Delumeau, car les « béatitudes » s'avèrent être l'espérance qui alimente sa vie de tous les jours. Mais pour ceux — les non-chrétiens — qui ont lu avec délices et bonheur cette histoire et qui peuvent à la fin se sentir exclus de cette promesse, existe-t-il la possibilité d'une même espérance ? Oui, si l'on se tourne vers le livre, *Aspects du Paradis* de Séverine Auffret (Paris : Arlea, 2001). Ce texte philosophique qui n'est pas écrit à partir d'un point de vue chrétien tire peu ou prou les mêmes conclusions que Delumeau puisque Auffret montre bien que le paradis, qu'il soit chrétien ou non, céleste ou non, inclut une dimension importante qu'elle appelle la conjonction *avec*. Conjonction joyeuse, jouissive, car elle est une conjonction de coordination, qui relie les uns aux autres. Sur terre ou au ciel, maintenant ou demain, le paradis inclut dans son histoire l'espoir et la promesse d'une certaine fraternité.

AGNÈS CONACHER